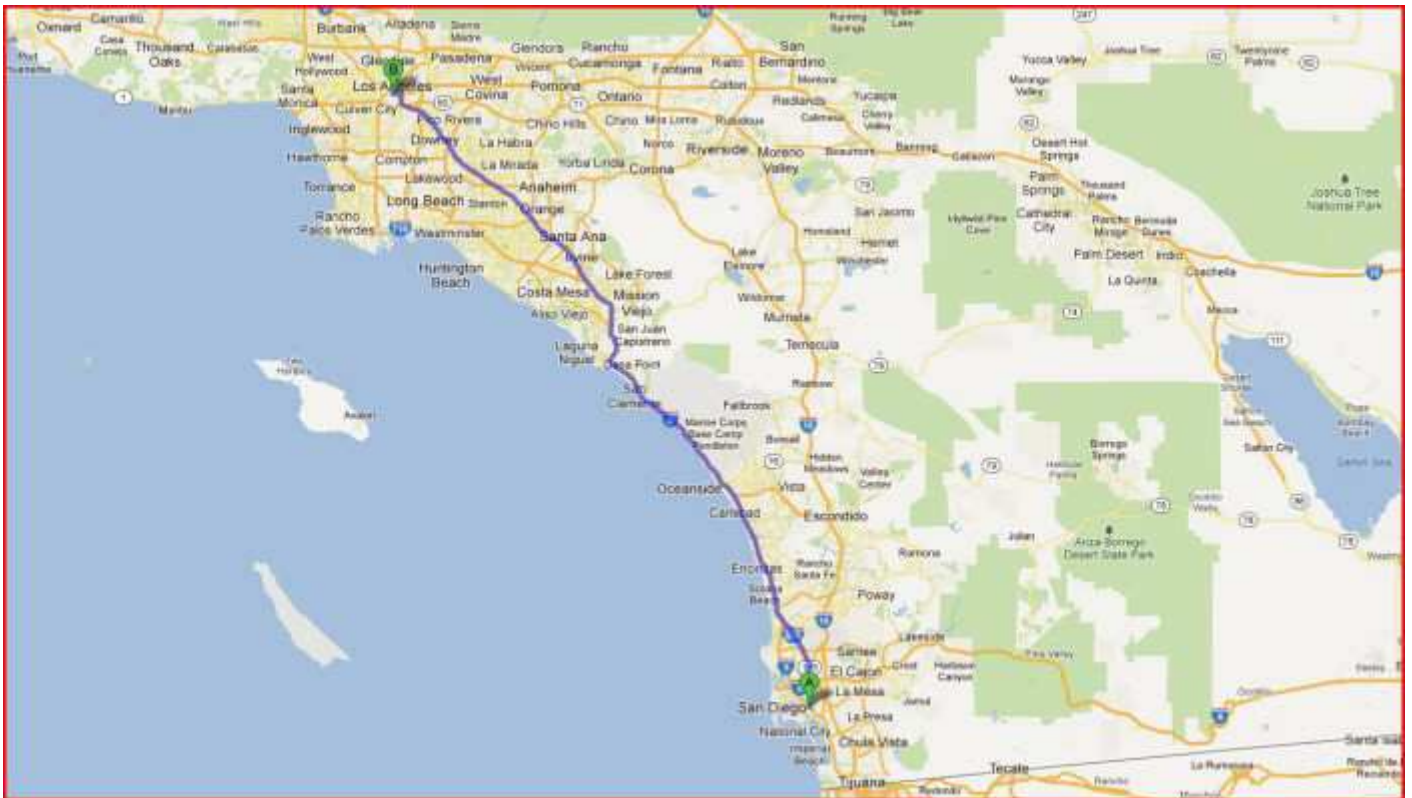


Itinéraire 22

San Diego - Los Angeles





Mardi journée 15 août 2000

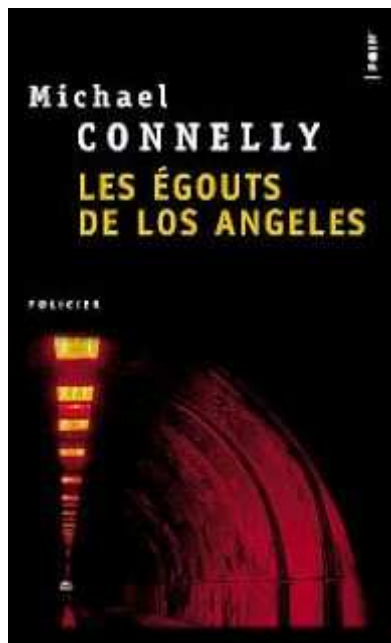
Arrivée à Los Angeles

Mais que dire de l'arrivée à L.A où se tient précisément à cette période la Convention démocrate pour l'élection présidentielle. Quelle idée m'étais-je donc faite de cette ville au nom mythique ? Elle était sans commune mesure avec ce que je découvre.

Un enchevêtrement gigantesque de rêts d'autoroutes qui se croisent et s'entrecroisent, s'enlacent et se délient, s'imbriquent et se compliquent à l'infini. Une succession de labyrinthes borgésiens où l'angoisse saisit tout à coup. Comment sortir de cet entrelacs ? Réagir vite pour happer une sortie qui vous conduira là où vous devez aller. Et puis cette incessante circulation, épaisse comme un bataillon de fourmis - comme on en voit dans les cartoons anciens -, ces moteurs qui ahanent, ces pneus qui couinent, ces trucks qui crachent. Lorenzo conduit et je fais le copilote dans cette inextricable forêt de panneaux et d'artères de béton dont les pilotis écrasants donnent à la ville son air de plomb.

What is Los Angeles ? Où se trouve la légèreté du vocable, le battement d'ailes de la cité fabuleuse, l'éther lumineux ? La fin du voyage est là et comme les finances ont été largement grevées et que la ville est « surbookée » en raison de la Convention, il nous faut trouver le fameux *motel 66* près de Sepulveda avenue que nous avons réservé par téléphone depuis San Diego.

Pour avoir lu un certain nombre de polars américains, je retrouve curieusement à ce moment-là certaines atmosphères qui y sont décrites. Ayant fini par comprendre la géographie urbaine qui peut nous conduire du côté de notre motel, nous pénétrons dans le carré urbain approprié en nous fiant à la fois à l'intuition et à l'examen d'un plan complexe.



La zone où nous sommes est laide, sans âme. Les maisons basses, pauvres, sans architecture pensée ressemblent aux bâtiments des zones industrielles. On n'a pas l'impression d'être à L.A mais dans un vaste entrepôt où la monotonie s'étire à l'infini le long d'artères tristes qui se coupent régulièrement, à angle droit. Pas de noms de rues, des chiffres, un paysage orthonormé où les gens se traînent le long des trottoirs vides, sans boutiques, sans bistros, sans jardins ni places. Il faut attendre souvent le point d'une station service pour que s'y agglutinent de rares commerces d'où l'on ressort les bras encombrés de sacs en papier marron qui ajoutent à la tristesse du lieu.

Que peut faire la jeunesse dans ces no man's lands humains lorsqu'elle n'a pas de voiture pour se rendre ailleurs ? Je ne vois aucune trace de bouche de métro, aucun service de bus. Rien ! Vivre à L.A dans ces quartiers là c'est s'user dans le désespoir, mourir de ne rien voir ou de ne rien faire, s'écraser certainement devant son poste de TV pour avoir quelques couleurs du monde.

Los Angeles commence à me donner le cafard et je repense aux atmosphères sinistres des romans policiers, aux coins sordides, aux poubelles qui débordent, aux odeurs de crasse et de béton sale. Nous tournons longtemps, l'œil braqué au-dessus des toits pour tenter d'apercevoir la hampe rouge et bleue du *motel 6*. Enfin, nous la remarquons et nous dirigeons au feeling dans sa direction, mais l'enchevêtrement des rues est tel qu'il nous faudra bien réfléchir avant de trouver le sens pour pénétrer dans le parking.

Il fait extrêmement chaud, de ces chaleurs moites, lorsque nous sortons de la voiture et l'asphalte crasseux fond sous les pieds. J'ai l'impression d'être à l'arrière d'un grand supermarché désaffecté, là où l'on entasse les rebuts et les cagettes vides. Deux femmes dont la grosseur est impressionnante, traînant la savate et soufflant fort, nous indiquent notre chambre. C'est à l'arrière du motel, là où la pisse et la saleté prennent à la gorge. J'ai la nausée.

L.A, tes jolies filles, Hollywood, ton luxe ? Where are they ? La chambre qu'elle nous ouvre donne directement sur le mur de soutènement d'un autre corps de bâtiment perpendiculaire à celui-ci. Nous sommes claustrophobes et puis non ! Après le confort des déserts et les espaces grandioses, on ne peut accepter un tel piège à rats ! Pour 60 dollars qui plus est ! Nous demandons une chambre sur le devant, ce sera un moindre mal. On nous y conduit. Certes c'est un peu mieux mais comme c'est triste ! Va pour une nuit et puis nous sommes épuisés ; pour nous remonter le moral avant de faire une sieste réparatrice nous tirons de la glacière une bouteille fraîche de vin californien et une excellente salade de chou que Lorenzo nous a préparée.



Mardi après-midi 15 août 2000

Disneyland



Nous décidons d'aller passer l'après-midi à Disneyland. J'adore les dessins animés et j'ai très envie de découvrir cet univers magique. Nous retrouvons l'imbroglio des avenues et des autoroutes, obligés de défricher dans la multitude des panneaux les bonnes directions. Toujours cette même impression d'univers paumé bien que très renseigné. Une heure plus tard, nous abordons la rampe routière qui conduit à Disneyland.

Nous débouchons sur des parkings démesurés, nécessaires sans doute à l'afflux constant des visiteurs. Des hommes et des femmes incarnant les figures majeures des premiers dessins animés - Mickey, Goofy, Donald, Pluto - nous accueillent en nous indiquant une place précise. Nous sommes garés au parking Goofy. Nous suivons les flèches, puis propulsés sur des escalators géants nous descendons par degrés sur l'entrée. Un nombre impressionnant de gens est assemblé dans l'attente des tickets. Nous choisissons un mode libre accès pour toute la durée de l'après-midi et de la soirée.



Nous sommes dirigés vers des couloirs semblables aux starting-gates des courses hippiques pour franchir l'entrée du parc d'attractions. Deux choses frappent instantanément mon regard avide de découverte.

D'une part l'illusion totale de pénétrer dans le monde des cartoons grandeur nature puisque la reconstitution parfaite des univers magiques me replonge dans le monde aimé des images animées. L'adulte que je suis n'a pas perdu cette fraîcheur de l'émerveillement et cette sensation naïve de vivre avec les créatures de l'imaginaire. En particulier, la promenade en barque, de nuit, (simulation exemplaire), dans l'univers fascinant des pirates. Nous qui sommes passés quelque jours plus tôt par les bayous de Louisiane, nous éprouvons là au sein du factice, des automates animés et des bruitages savants, la sensation d'un vécu, de ce qui pourrait être une véritable aventure. Pour moi, les images de *Moonfleet* ne sont pas très loin non plus. Je suis également séduite par l'univers toonesque de *Roger Rabbit*. Peut-être à cet instant suis-je précisément devenue la créature humaine qui circule dans ce monde animé et s'y intègre admirablement. A un moment Jessica me vampe et ça marche !



D'autre part une sensation de malaise doublement focalisée. Il y a là, au service de la grande machine Disney, tout un peuple de petits serveurs, devenus anonymes dans leur uniformité obligée. Les plus frappants sont les ramasseurs de tout ce qui peut traîner, armés comme à New York, (ce qui m'avait déjà sidérée comme méthodes archaïques de travail pour la « grande Amérique ») de petits balais ridicules et de non moins risibles pelles. Ainsi sillonnent-ils, à longueur de journée ces espaces emplis de monde, agitant misérablement leur plumeau enfantin. Mickey apprenti sorcier faisait tout de même mieux !

Il y a là aussi une multitude d'hommes et de femmes qui font de Disney une « Fat Island ». Je ne suis ni une fanatique du fitness ni une adepte du « régime pépin » mais je regarde avec une certaine compassion ces êtres de la « *middle class* » qui étalent ici les formes insidieuses du désespoir ou de la dépression. Disney accueille essentiellement une clientèle populaire, peu argentée qui vient finir d'imaginer là le rêve américain, celui qui sacrifie au factice et à l'abondance.

Tout est organisé dans cet espace ludique pour inciter à la consommation et surtout celle des friandises : stands de bonbons, de gâteaux, d'ice-cream, de gobelets géants aux infinies variétés de boissons sucrées. On peut s'asseoir partout pour boire et manger. Et une certaine angoisse m'étreint à voir ces gamins et ces adolescents aux allures éléphantiques. Un tel concentré d'obésité paraît impensable et pourtant... le plus de 120 kilos doit être la moyenne exigeant le port du short extra large, flottant et inesthétique surmonté généralement d'immenses bouts de tissus qui ne peuvent même plus porter le nom de t-shirt. Les démarches sont lentes, souvent jambes écartées tant la masse adipeuse est importante dans l'entrecuisse, les souffles sont courts et puissants et, par cette chaleur intense la sueur tue un peu plus ces corps qui s'affalent n'importe où. En apparence cette foule apathique ne paraît pas complexée par son état mais au fond qu'en est-il vraiment ?

Los Angeles, ville des tops models, des stars de tout poil, tu vends au monde entier une image qui n'est pas fondamentalement la tienne. Tu triches avec ton peuple et tu mens à la jeunesse de la planète ! Celle que nous côtoyons depuis notre arrivée suinte la pauvreté, le délabrement et la « fatitude ».

Il est toujours intéressant d'arriver dans les villes par les chemins inconnus, par les endroits jamais cités et même Disneyland qui, aux yeux de l'Univers est une réussite en matière de parc d'attractions, (ce qui d'un point de vue ludique est juste), affiche lorsque l'on y est ses décrépitudes.

Nous repartons de ce lieu tard dans la nuit après avoir vu les différents spectacles de sons et lumières, fait un tour d'enfer dans *Space Mountains* - bien qu'il ait fallu attendre un temps interminable tant la queue était longue-.

Pour nous qui sommes des solitaires, la foule est oppressante, dense même à cette heure tardive. Nous ressentons une sorte de vertige à nous frayer un chemin jusqu'à la sortie. Il est des moments où la situation devient torture. Il ne faut surtout pas gâcher de bonnes impressions retirées de certains endroits du parc par la sensation désagréable que nous ne sommes plus que dans une usine à rêves peuplée de troupeaux amorphes.

Il est temps de quitter la place et sans doute de ne jamais revenir. Mais je ne regrette pas d'être venue voir l'empire Disney, même si je sais que ce seront toujours les cartoons sur l'écran qui l'emporteront par leur fantasmagorie.





Mardi nuit 15 août 2000

Route de nuit vers L.A.



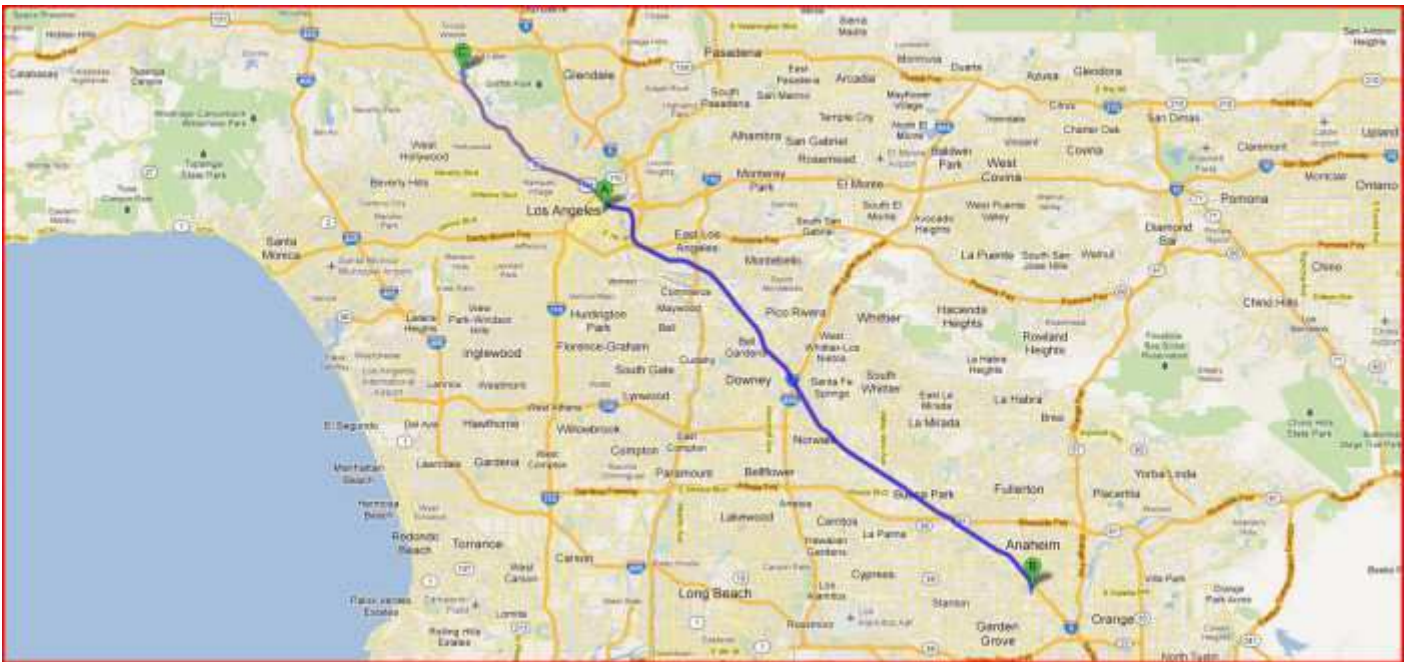
La route de retour jusqu'au *motel 6* est dure : Los Angeles, la nuit, c'est comme dans les polars, surchargée d'électricité, de tensions, de sirènes hurlantes, de voitures filant à vive allure sur les grands axes.

Au bout de cette journée, ce qui me frappe, c'est que je n'ai pas encore mesuré ce que pouvait être le centre de L.A. Je perçois néanmoins très bien que dans cette cité tentaculaire, véritable poulpe de béton et d'acier, le piéton est un individu qui n'existe pas. Rarissimes sont les personnes à pied ; le bipède humain est ici hors de saison.

En franchissant la porte de notre chambre, la fraîcheur du la pièce est la bienvenue en dépit d'une climatisation qui ronfle et de l'aspect sinistre des murs. Allongés sur notre grand lit dans la position de récupération, nous allumons la TV qui doit nous apprendre des nouvelles du monde même si nous n'ignorons pas depuis six semaines que c'est toujours de l'Amérique dont on nous parle.

Itinéraire 23

Disney – Universal





Mercredi matin 16 août 2000

7h30, Motel 6
Los Angeles, Californie

Quoi de neuf à la télévision alors que nous sommes arrivés dans la ville même de la Convention démocrate ?

Convention démocrate (suite)

Sur CBS News, Hadassah Lieberman, épouse du colistier démocrate, rend hommage à « *cette démocratie qui permet à une immigrée comme moi de devenir peut-être la deuxième femme des Etats Unis.* »

A part ça, rien ne sort de la Convention réunie ici même à L.A. depuis trois jours, rien qu'un défilé des membres encore vivants du clan Kennedy venus apporter leur soutien. Edward, puis la fille de John Fitzgerald, défilent au micro pour nous parler de leur famille, et au-delà, des vertus de la famille. Puis un vieux politicien démocrate, affirme que « *Gore est le meilleur candidat !* ». On n'en doute pas, mais pour ce qui est de l'argumentation politique, des programmes et des débats, le spectacle est tout aussi affligeant que celui offert par la Convention républicaine il y a quelques semaines.

Certes, Gore est moins agaçant que Bush, moins suffisant et peut-être un chouia un peu moins creux, mais il traîne une dégaine de boy-scout premier de classe, un peu coincé, de ceux qui peinent à taper dans leurs mains pilepoil dans le temps quand l'inévitable « *We Shall Overcome* » ou sa cousine s'élève de la foule comme un chant de messe. On n'a pas encore eu droit à Joan Baez, mais ça ne saurait tarder...

C'est chou !

Un peu plus tard toujours dans le cadre de cet événement politique majeur, l'émission *Places to go* propose un guide des réjouissances locales. Deux journalistes élégantes, dynamiques, enthousiastes, bien comme il faut, quoi, discutent sur les richesses touristiques de la deuxième ville des Etats Unis, quand même. « *Il y a plein d'endroits où il faut aller, dit l'une*

- Allez, dites-moi, ne me faites pas attendre !

- Et bien, les grands restaurants, le Rose Bowl (stade de football), le musée Getty et Santa Monica ! »

C'est tout ?

Hier soir sur NBC, un peu la même chose avec les interviews de délégués démocrates partis pour s'encanailler. Question : « *Comment allez-vous occuper vos loisirs ici ?* » Réponses : « *Le rodeo-ride, s'offrir une coupe chez un coiffeur à 300\$, visiter les Studios Univeral et Disneyland...* »

Et c'est tout.

Tout Los Angeles est là. Z'aurait dû la faire à Vesoul ou à Vierzou, leur Convention, y'a fichtrement plus de choses à y faire, et des plus marrantes. Sans char !



Mercredi après-midi 16 août 2000

**Universal City
Los Angeles, Californie**

Mais avant le grand envol vers New York, puis l'Europe, la dernière promenade sera consacrée à Santa Monica, Venice, Ocean Avenue et Hollywood. Là, certes, nous y retrouvons quelques images d'Épinal des séries américaines telles *Alerte à Malibu*, bien que cette ville soit en Floride.

Quelques spécimens de monsieur ou madame Musclor - fort rares cependant car c'est encore le vulgus pecum qui prime !- courent le long de la plage de Santa Monica dans des tenues branchées.

Mais même si l'endroit comme Venice - ville où fut tourné par Chaplin son premier film en 1914 *Kid's Auto race At Venice* -, est plutôt coquet avec ici et là des jardins fleuris et arborés, il n'y a pas de quoi s'extasier outre mesure. Je sens à nouveau la déception poindre surtout qu'il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi pour saisir les écarts criants de classes sociales. Contre les poubelles et sur les espaces en construction rôdent de hâves SDF, hirsutes, encore plus touchés de pauvreté au milieu de la frime et du clinquant. Et puis les patrouilles de police sont là, massées aux endroits névralgiques, des flics imposants, campés avec arrogance devant leur véhicule et titillant les cloches qui traînent leur tristesse.

Nous empruntons ensuite Ocean Avenue déjà happés par la succession d'hôtels chics et de villas cossues. Nous grimpons longuement sur Hollywood et garons la voiture dans un parking sur le boulevard dont les trottoirs sont constellés d'étoiles. La foule se presse, chargée de caméras et d'appareils photo. En maints endroits, des immeubles aux façades crevées, en voie de restauration ou à moitié abandonnés, mais mes regards se portent sur le sol légendaire que je suis en train de fouler. Très vite, je fais le vide autour de moi et je me laisse porter par les empreintes des acteurs et actrices que j'ai particulièrement aimés. Petits pieds de Marilyn, grandes mains de Mitchum, une émotion devant les traces de Marie Pickford et de D. Fairbanks mais où sont donc celles de Chaplin ? En vain je les ai cherchées.



Les boutiques de souvenirs regorgent à cet endroit, évoquant chacune à leur manière les grandes stars du cinéma. Entre un gigantesque poster de Marilyn et une photo superbe de James Dean, je fus étourdie par un long et profond baiser Hollywoodien.



La colline sèche se dresse devant nous, bâtie de propriétés soi-disant luxueuses car nous n'en verrons pas grand chose tant les murs d'enceinte ont été élevés à des hauteurs babylonesques. Seule une végétation luxuriante tend ses rameaux touffus vers la rue, jette un regard curieux vers l'extérieur. Parfois un portail électrique s'entrouvre et laisse filer une voiture de luxe aux vitres teintées. Moi qui m'attendais à voir les splendeurs architecturales de la « *high society* », j'assiste à un défilé continu de murs d'enceinte et de clôtures en tous genres.

Nous attaquons maintenant la célèbre colline pour aller visiter les studios *Universal*. Une curieuse impression en pénétrant dans ce lieu fabuleux, celui au sens propre qui nous a raconté de si belles histoires, celles auxquelles mon adolescence s'est nourrie. Quand la force des fantasmes se heurte enfin au réel, gare aux désillusions !





Mercredi après-midi suite 16 août 2000

Promenade dans Universal studios

Ses impressions à elle

D'abord ce sont les multiples boutiques que découvrent nos regards et même s'il y a un côté ludique à déambuler de l'une à l'autre, je suis surtout venue chercher ici la magie de l'écran.

Après une course folle dans une simulation automobile particulièrement réussie, nous voilà partis à la conquête des studios proprement dits. La promenade se fait dans une sorte de petit train, ce qui permet de déambuler aisément d'un hangar à l'autre, là où les trucages nous attendent. Certes nous connaissons certains lieux ou décors de films fameux mais à les voir à l'œil nu, tout nous semble pauvre en imaginaire, démodé, et si la petite maison de *Psychose* nous provoque quelque émotion, rien ne remplace les sensations fortes du grand écran.

Magie de la toile qui sublime toutes les techniques d'effets spéciaux, puissance du cinéma qui transfigure le réel. Il est intéressant de mesurer cet écart monumental entre les décors et ce que cela produit sur la pellicule grâce à l'ingéniosité du tournage et du montage. Même les effets sonores - on nous provoque un orage soudain avec début d'inondation - n'ont pas la puissance de ceux de la salle obscure. Les studios Universal ont un simple intérêt documentaire mais la visite nous paraît bien légère et décevante au regard de la colossale entreprise cinématographique et des vertus fantasmagiques du cinématographe.

Nous quittons Hollywood au crépuscule et empruntons un moment Sunset Boulevard. Bientôt les quartiers riches s'estompent, laissant la place une nouvelle fois à la monotonie de ce que j'appelle une architecture de zone industrielle.

Ses impressions à lui

Il y a cinq ans, j'avais fait la visite des studios Paramount. Cette année, ce sera ceux d'Universal, tant vantés par *Le routard*. Cela passe pour un haut lieu de célébration du cinéma populaire, mais ce qui me frappe de prime abord, c'est le nombre très réduit d'attractions autour du cinéma. C'est surtout une vaste foire à la bouffe sur le pouce et à la boisson sucrée. Il faut dire qu'il fait très chaud aujourd'hui, absence de vent et altitude relative.

Reste le fameux « *Tour* » en petit train, la visite téléguidée des lieux de tournage de films mythiques et de leurs coulisses. Ca commence fort au guichet : 41 \$ par personne pour les adultes, juste pour la ballade d'une heure et quart environ, c'est le même prix qu'à Disneyland, mais chez Picsou, on en a vraiment pour son argent,

c'est pour la journée entière ! Ca doit s'appeler le coup du marteau, le fameux gag où c'est un marteau en caoutchouc mou, comme au cirque. Sacrés Ricains, quel sens du spectacle !

Ben non, pas du tout, « *Eighty two dollars, please.* » J'espère qu'à ce prix on va se remplir les yeux et les oreilles de sensations pour la fin de nos jours.



Le petit train serpente dans les collines d'un lieu à l'autre. Il commence par longer un petit lac d'où émerge de temps en temps à la vitesse de l'éléphant un gros corps de requin en plastique peinturluré qui ouvre sa grande gueule mécanique, puis se fige aussitôt comme un gros jouet sans pile. C'est supposé évoquer *Les dents de la mer* et susciter la frayeur, mais même les poissons rouges qui barbotent tout autour de la bête n'ont pas l'air plus perturbés que cela et retournent tranquillement à leurs petits ronds dans l'eau saumâtre.

Rien à voir avec Wally le gator dans son marais d'Atchafalaya. Lui, c'est un vrai comédien, en chair et en os, et lui, l'a pas besoin de tous ces machins mécaniques pour vous flanquer la pétoche, non, rien qu'un petit roulement des yeux comme ça, quand il veut faire le méchant, et tout le monde se met à prier sa mère, dieu, Mahomet, Vishnu et les fabricants de barges plates inoxydables et insubmersibles de Louisiane.

Le clou de la visite : « *Le tremblement de terre de San Francisco* », comme si vous y étiez. Coeurs fragiles et pacemakers s'abstenir. Le train entre dans un tunnel supposé être le métro. Ca secoue de partout, un flot qui nous submerge, que d'eau, un camion qui plonge, du bruit, et côté passagers, toujours rien.

Pourtant, dès qu'il y a une pré pubère dans une attraction en Amérique, on a droit à ses cris hystériques. Alors, quand elles se regroupent, les grands huit et autres manèges sont sonorisés gratos par leurs sirènes hurlantes. Là, dans cette station de métro où de malheureux spectateurs-otages sont prisonniers de leur triste sort, silence radio, pas un geste, pas un païen subitement converti qui se signe furtivement. Non rien. La porte s'ouvre, le petit train démarre jusqu'à la station suivante.

Comme on est dans le dernier wagon, je me retourne et vois tous les éléments du décor qui se remettent rapidement en place pour la prochaine cargaison, dans quelques minutes. Comme la pute qui se rhabille illico, sa passe finie, et descend dare-dare sur le trottoir : « *Bonsoir chéri, comme t'es mignon !* » ou plus probablement : « *Salut, 100 la passe, 2.000 la totale.* »

On repart donc, direction un pauvre village mexicain, désert, pas un seul crotale. Heureusement parce qu'une rivière sortie de son lit va l'engloutir et nous avec. Trois, deux, un, c'est parti ! Et déjà arrivé, même pas noyés, juste quelques gouttes sur les verres fumés. Ca sent la fin. C'est la fin. Les 41 dollars restent un peu en travers de la gorge, quand même.



Bon, tout ça pose la question fondamentale de notre rapport à l'image et à la réalité.

La légende veut que les premiers spectateurs du *Grand Café* de Paris, en 1895, décampèrent effrayés par la vue de la locomotive entrant dans la gare de La Ciotat filmée par les frères Lumière. Elle grossissait dans l'écran et allait en surgir, les écraser comme de vulgaires moustiques. Rien ne prouve que les géniaux créateurs du cinématographe aient eu comme dessein de provoquer cette panique originelle. Non, ils filmaient leur famille attendant sur le quai au soleil, et comme les films ne duraient pas une minute, ils avaient calculé le temps que le train mettrait pour remplir l'écran. C'est l'irruption de la loco dans leur réalité de spectateur à l'abri, avec le projecteur comme seul fond sonore, qui transforme cette scène banale en scène d'épouvante.

C'est le film qui emplit la salle et l'imaginaire, qui propose le réel en sensation rêvée et le rend par là-même réel pour le spectateur. Maître Hitch fut un champion incontesté de ce transfert et plus aucun spectateur des *Oiseaux* ne peut contempler sans un frisson un rassemblement de mouettes paisibles sur un toit.

Bodega Bay était et demeure une charmante station balnéaire où il fait bon passer un moment à siroter une menthe à l'eau, sur le pont de bois, face au soleil couchant, à condition de ne pas trop tourner la tête, car elles sont là, en peloton serré, sur le toit à quelques mètres, et elles attendent depuis très longtemps, elles vous attendent. C'est Maître Alfred encore qui par la magie de son oeil pervers transforma la petite bicoque de bois totalement anodine, plantée sur une des collines du parc Universal, en lieu de tous nos cauchemars. Le petit train passe tout près, et d'en-bas, cette maquette à l'échelle 3/4 a l'apparence d'une maison de poupée. Mais ne laissez jamais vos enfants s'en approcher, c'est un conseil d'ami, et si vous ne me croyez pas revoyez *Psychose*.

C'est donc l'image qui effraie, pas la réalité, même mise en scène, le fut-elle par les meilleurs professionnels et avec les moyens les plus sophistiqués, et c'est donc un contresens de départ que ce « *Tour* » qui voudrait nous faire peur « *comme au cinéma* ». Ca ne peut pas marcher et les très courts extraits de films diffusés en roulant sur de petits écrans télé de 36 cm étaient tout compte fait plus captivants que ce qui nous était proposé dehors.

Quant au projet de montrer les coulisses, qui n'est d'ailleurs que partiellement rempli, sauf pour le visiteur indiscret qui se retourne quand il ne faut pas, il relève de la même mystification qui voudrait qu'en assistant à la fabrication du film, on en ressente la logique. Le cinéma découpe le travail en tranches si fines, comme les Italiens le font avec la mozzarella, que seuls les regards très avertis et surtout professionnels peuvent comprendre ce qui est en jeu. Les concepteurs des décors de films d'épouvante savent parfaitement l'importance d'un plan, de son cadrage, de sa longueur, de sa place dans la narration. C'est le contrechamp d'un oeil inquiet, en gros plan, après celui en plan large de la rue déserte du village mexicain, qui fait naître la tension, imaginer le pire, son engloutissement par la rivière en crue.

Le visiteur du *Parc Universal* reçoit tout, sans discernement, sans cadrage, sans montage, sans écriture. Et une réalité non écrite ne peut donner que ce qu'elle a.



Mercredi soir 16 août 2000

Les Américains et leur corps

Obèses...

La journée d'hier à Disneyland a été éprouvante pour les yeux, non pas à cause des attractions plutôt bien faites et marrantes, avec un petit faible pour le monde des Toons, *Toon Town*, un hommage hilarant à *Roger Rabbit* [\[1\]](#), mais de la densité à peine imaginable d'obèses qu'on y a croisés.

Mickey paraît opérer un filtrage sociologique au profit de la *low-middle class* qui se trouve surreprésentée dans ce genre de lieux, comme l'a confirmé la visite des studios Universal. Et on sait que l'attention pour la ligne, dans les pays riches et surtout ici, est un indicateur assez fidèle de la classe sociale.

Plus on grimpe, plus on la soigne, plus on descend, plus on s'ennuie, on tue le temps en grignotages extatiques devant la télé. Par contre, ni l'âge, ni l'appartenance ethnique, si chère aux Américains, ne sont réellement discriminatoires : jeunes et vieux, Caucasiens, Afro-Américains et Latinos sont uniformément frappés. Seuls les Asiatiques et les Indiens semblent pour le moment globalement épargnés, mais pour combien de temps encore ?

Il ne s'agit pas de la "surcharge pondérale", poignées d'amour et petits bedons, qu'on voit fleurir avec l'âge quand les muscles s'abandonnent d'avoir trop donné et que les calories transpercent les défenses relâchées, de guerre lasse. Non, là, c'est du sérieux, ça se mesure par quintaux. Des corps déformés et suant sous l'effort, des cuisses si énormes qu'elles en empêchent les genoux et les pieds de joindre, des démarches souffrantes sous le poids du monde, cette procession quasi ininterrompue donne le tournis.



[\[1\]](#) Personnage principal du dessin animé *Qui a peur de Roger Rabbit ?*

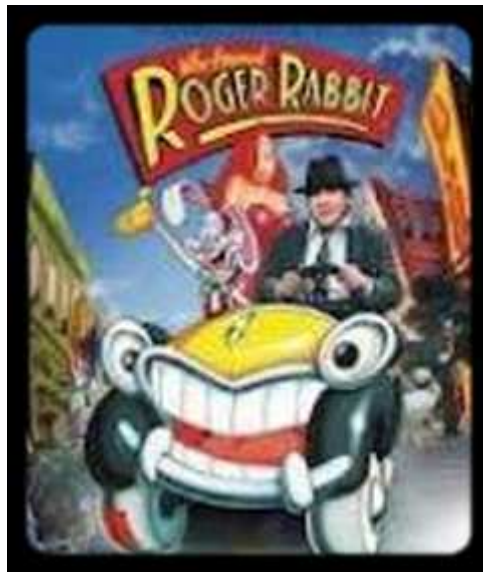
Plus encore, elle laisse réellement perplexe une fois de plus sur la capacité que l'Amérique développe avec efficacité de produire et de diffuser une image d'elle-même si peu en accord avec la réalité vue au ras du bitume.

Les grands et beaux jeunes hommes, les grandes et belles jeunes filles aux corps élancés, musclés, cuivrés, aux yeux bleus et aux dents écarlates qui peuplent les beach-serials, les secouristes bodybuildés d'*Alerte à Malibu* par exemple, même parmi les figurants les plus éloignés de l'action, ces corps-là, on ne les a jamais vus, même pas ici sur les plages de Santa Monica ou de Venice. Ils sont la vitrine culpabilisatrice, la catharsis peut-être, d'une société globalement dominée par la laideur physique. Cela n'était pas vraiment apparu évident le long du voyage, au gré des rencontres individuelles, ni même dans les nombreuses grandes surfaces, finalement assez peu peuplées, que nous avons visitées presque quotidiennement. C'est vraiment la concentration Disneylandienne qui révèle cette évidence : l'Amérique est malade de son corps.

On retrouve dans le rapport que les Américains entretiennent à leur corps une fois de plus, nous semble-t-il, un exemple de la tendance culturelle à la dichotomie et à la diabolisation. Jamais nous n'avons vu dans les magasins une telle abondance de produits allégés (*fat-free*), à la télévision et dans les magazines de pubs pour des appareils à muscler, une sorte de harcèlement permanent, mais jamais nous n'avons vu non plus autant de corps « mutilés » par la graisse.

On nous dit que le paradis, c'est le muscle, on nous le dit à chaque minute et partout, mais tant pis, le paradis ce sera pour les autres, les courageux, ceux qui en veulent. Nous, on se condamne à l'enfer du poids.

Et histoire d'accélérer encore un peu la damnation, Disneyland est truffé de tentations perfides, friandises et sucreries tous les dix mètres. Leur vente doit représenter, j'imagine, la part la plus importante du chiffre d'affaires et des bénéfices.



Pendant ce temps, Mickey soigne sa ligne... et Tyson sa droite.



Mercredi nuit 16 août 2000

Side Walk Bar Venice, Los Angeles Californie

Mort de Venise

Retour à Venice cinq ans après y avoir passé quelques jours à l'*Hôtel Cadillac* rose et vert posé sur la plage comme un gros pâté. J'ai du mal à retrouver mes repères. Il y avait à l'époque sur le front de mer une rangée de maisons en bois très originales, toutes différentes les unes des autres. Il y régnait un sentiment de liberté et de singularité dans la manière de conjuguer son petit chez soi qui donnait au lieu un charme fou. Il y avait une petite maison en particulier qui m'avait totalement séduit. Elle semblait avoir été dessinée par un contemplatif. Une avancée en verre et bois, très haute et très large et rien devant que le Pacifique, le soleil couchant et les étoiles. J'enviais son propriétaire et je me serais bien vu y passer un long moment de ma vie, la tête en l'air.

Horreur et stupéfaction, tout ça a disparu, rasé par les bulldozers, remplacé de ci de là par des blocs-de-béton-bunkers, habitations sans charme et boutiques sans intérêt, et des parkings de bitume. Je repense à ce que me disait Alain il y a quelques jours : « *Vingt ans, et hop, on détruit pour construire autre chose.* » Dans ce cas précis, c'était pour rien, trois fois rien. J'enrage. C'est facile de détruire l'âme d'un lieu, si difficile de la créer, encore plus de la préserver.

Heureusement, les lois du marché ou les planificateurs de l'urbanisme ont épargné le *Side Walk Bar*, restaurant très sympathique, chaleureux dont la terrasse est sur la plage. C'est aussi une librairie tournée vers l'art, la poésie.

Le menu est composé avec art de plats aux noms savoureux. Après une délicieuse *New England homemade soup* aux pommes de terre et aux lardons, nous fondons pour un *Marcel Proust hamburger*. La rage se noie dans une bouteille de vin californien, puis une autre. Ça nous permet de moins sursauter à chaque passage des flics, innombrables ce soir.

Jamais vu ça, ni ici, ni ailleurs, un vrai défilé continu de *cops* de tout poil et de tout sexe. Où est le danger si menaçant qu'il nécessite un tel quadrillage policier ? Quelques pauvres hères déjantés, les mêmes qu'il y a cinq ans probablement, la belle affaire. N'empêche, ils se retrouvent eux aussi menottés, fouillés, entourés à dix contre un. Alors qu'on rejoint la voiture, tard dans la nuit, un flic nous fait signe de circuler, et vite, alors que ses potes et lui sont affairés autour d'un vieux Christ grisonnant qui refuse de se laisser embarquer. Sinistre.

Salut Venice, nous sommes sûrs de préférer Venice.



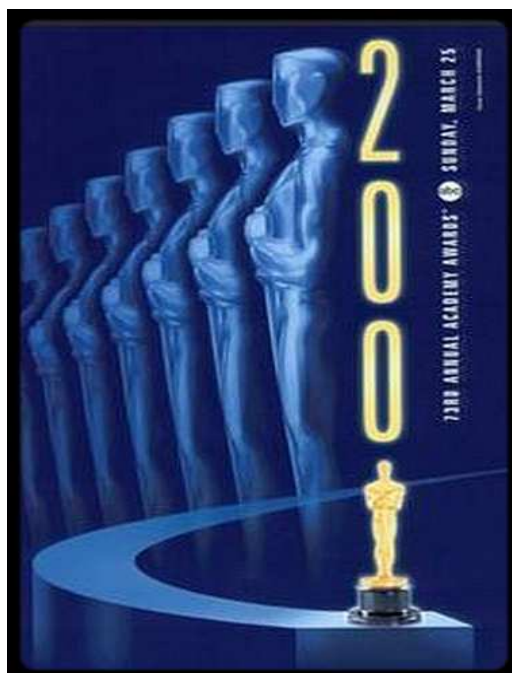
Jeudi 17 août 2000

Départ du motel 6 de Los Angeles

Très tôt nous quittons le motel. C'est notre dernier paquetage au petit matin.

Ce soir nous prendrons l'avion pour retourner à New York. Il nous faut nous séparer de ce qui a fait de nous, pendant plusieurs semaines, de vrais amoureux de la route et du vagabondage. J'ai un coup de blues, une envie irrésistible de pleurer en vidant la glacière de son contenu. Il reste un peu de vin californien dans la grosse bonbonne en verre. Il nous faut abandonner tout cela : nous en ferons cadeau aux femmes aimables du motel, ce sera moindre peine.

Je réalise soudain que le périple s'achève et le voyage fut si prenant, si rempli de découvertes que j'ai du mal à accepter qu'il soit déjà fini. Nous avons goûté si fort les sensations de l'errance, de la liberté et de la solitude à deux, tant admiré certaines contrées, si prisé le bonheur de l'improvisation constante sans nous fixer d'itinéraire, les moments des rencontres impromptues et les méditations qui s'ensuivaient qu'il est difficile en ce matin du 17 août de « s'arracher » au sens propre.





Jeudi journée 17 août 2000

13h, Aéroport LAX

Los Angeles, Californie

Comme prévu dans le contrat, nous laissons notre Buick à l'aéroport de L.A. Nous venons de remettre notre gros compagnon de route à son propriétaire, National Rent a Car. 7.716 miles depuis New York, soit 12.345 kilomètres en un mois. Et sans douleur. Pas mal. Nous quittons avec tristesse cet habitacle confortable qui pendant toute la traversée, d'est en ouest, a abrité nos conversations, notre amour du voyage, nos émotions partagées, nos plaisirs d'errants. J'aimais aussi conduire cette voiture à boîte automatique avec « *set cruiser* » ce qui laisse une grande liberté pour profiter du paysage. Cette vie vagabonde à l'évidence nous manquera longtemps...

Une navette nous embarque jusqu'au terminal 80A où se trouve la compagnie ATA qui doit nous ramener à New York. On est en avance et encore très peu à faire la queue. Au bout de quelques minutes, devant nos yeux ébahis, les employées ferment un à un les guichets d'embarquement alors que les passagers arrivent en grand nombre.

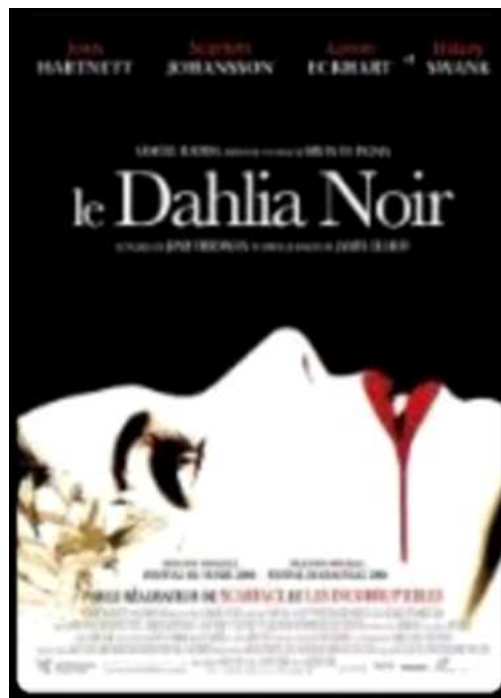
Devant nous, un couple d'un certain âge demande de quoi il en retourne, puis devant leur silence méprisant, commence à s'énerver, apostrophant les jeunes et très grosses employées en chemise hawaïenne au nombre de onze, dont une seule fait mine malgré tout de vouloir enregistrer les bagages, les dix autres, bavardant entre elles comme si de rien n'était. La tension monte.



Un petit homme se dirige enfin vers nous pour nous annoncer que le vol est « *delayed* ». Ca ne calme personne, en particulier un couple d'âge mûr qui élève la voix, proclamant que « *ce n'est pas la première fois que ça arrive et que ça commence à bien faire !* » On vient de leur annoncer que leur vol pour Chicago venait d'être repoussé de midi à minuit. Nous semblons pour l'instant faire l'objet d'un traitement de faveur, vu que nous ne faisons que transiter par Chicago pour New York. On nous fait passer devant, et là tout se gâte.

La jeune métisse rondouillarde, la mine boudeuse, le regard planté sur son écran, écoute d'une oreille distraite mes doléances : faut absolument qu'on parte tôt à cause de la correspondance pour la France via Londres, et que si on prend douze heures de retard ici, ça pourra pas le faire. Après avoir pianoté sur son clavier, elle semble avoir trouvé une bonne solution, un vol direct pour New York. Super !

Et puis, finalement, non, ça peut pas marcher. Tant pis pour vous, pas de solution, tout ça s'est la faute de votre ticket. Enfin, c'est ce que je crois comprendre, parce que la donzelle s'est mis en tête de me parler à trois cents à l'heure de manière à ce que je ne capte pas un mot. J'insiste malgré tout et demande des explications, mais, sans daigner un instant me regarder, elle m'envoie paître d'un méprisant. « *The discussion is over.* ».



Je fulmine, la bave aux lèvres. Je lui rétorque dans mon meilleur anglais que « *pour moi, la discussion n'est pas over* » et commence à hausser le ton. Je lui balance en français, très distinctivement en ne la lâchant pas du regard : « *Viens chez moi, dans mon pays, je te parlerai dans ma langue à toute vitesse, et puis je te dirai d'aller te faire voir, d'attendre douze heures par terre, et d'attendre un hypothétique avion pour ton cher et beau pays !* » C'est sorti comme ça, d'une traite, clair et sec comme une lame de sabre. Ca m'a fait du bien. A elle aussi d'ailleurs. J'ai enfin pu voir ses yeux, tout ronds, une vague lueur d'effroi tout au fond. Elle me conduit vers un autre guichet, glisse deux mots à l'oreille du petit homme qui s'y trouve, type indien, moustachu, la quarantaine. Il récite le même baratin : « *... delayed, ... charter, ... impossible, ... revenez demain...* ».

De mieux en mieux. Nouveau coup de sang et de gueule, en anglais cette fois-ci, un peu dans le vide car le sieur a décidé de me répondre par le silence. Mais je suis bien décidé à ne pas lâcher le morceau et au bout d'un moment, miracle ! La solution sort de son écran. Il donne un coup de fil à un de ses collègues de National Airlines, trouve deux billets pour New York via Las Vegas. Il replonge sur son clavier dans le même mutisme, griffonne quelques mots sur un nouveau billet, puis nous dit de nous rendre illico terminal 5-6. Je demande : « *Où est-ce, s'il vous plaît ? J'en sais rien.* » Tu parles ! Manière de dire : « *Je m'en fous et allez vous faire voir encore une fois.* » Un réel respect de la clientèle, bonne adresse. C'était de l'autre côté, loin, une bonne trotte sous le cagnard, mais on se sentait si légers qu'on l'a même pas senti.

Au fait, on a appris quelque temps plus tard la raison de ce « *delay* » de douze heures sur Chicago : le mauvais temps. Ca ressemble à un canular destiné à masquer, pour qui est assez naïf pour le croire, la désorganisation totale du transport aérien ici, et pas seulement dans les périodes de pointe. Cela fait six semaines maintenant que l'on voit à la télé des voyageurs ne cessant de se plaindre du nombre impressionnant

de vols supprimés ou retardés, à tel point que certains journalistes ironisent sur l'exception que représente aujourd'hui un avion qui part et arrive à l'heure au jour et à l'endroit prévu. La dérégulation du secteur, si souvent vantée comme facteur favorisant son développement, génère au bout du compte une gigantesque pagaille.

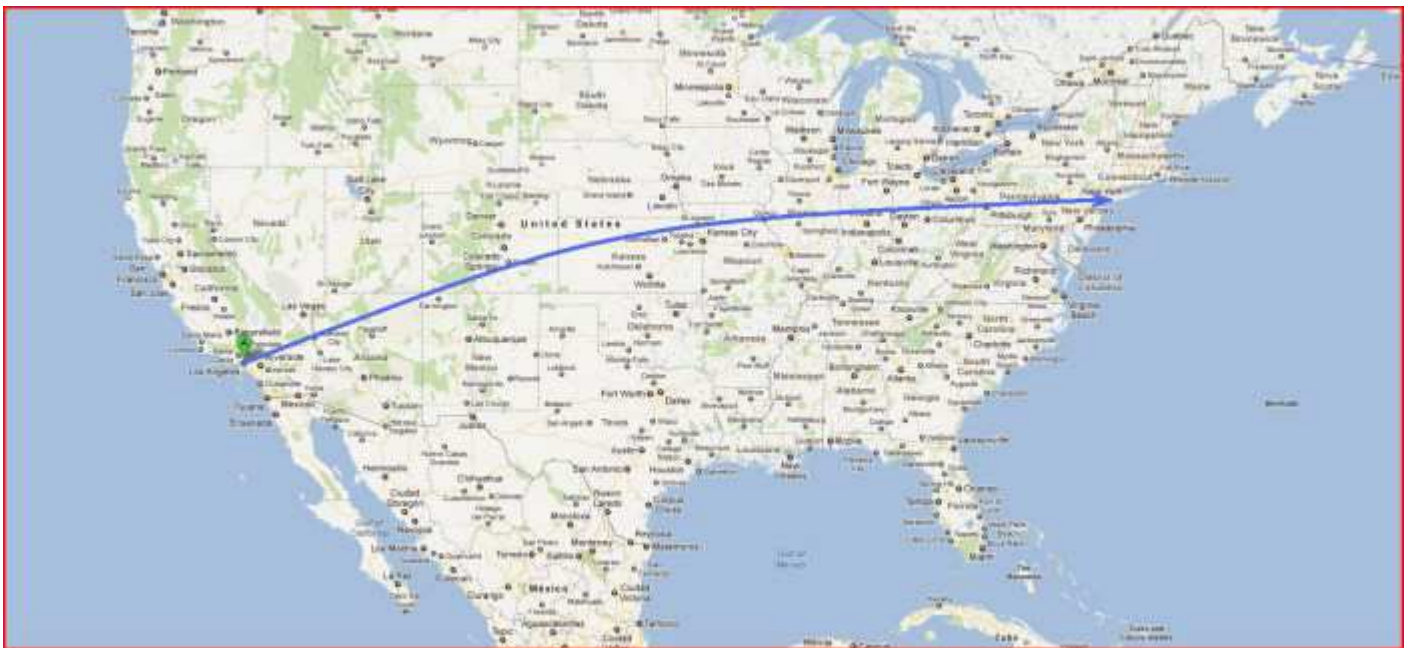
Mais en plus, sa rationalité économique est loin d'être démontrée. L'effet concurrentiel sur les prix dysfonctionne à merveille et les transports aériens, hormis les « coups » aléatoires du genre standby, sont de plus en plus chers. Le même trajet retour Los Angeles - New York m'avait coûté moins de deux fois moins il y a cinq ans, en dollars. Enfin, le Boeing 737 pour Las Vegas n'était qu'à moitié plein. Question rationalité et taux de remplissage, on repassera.



Autant j'adore New York que je trouve splendide par la conception audacieuse de ses immeubles et vivante de la chair des hommes, autant je trouve Los Angeles écartelée, désunie, inhumaine.

Itinéraire 24

Los Angeles - New York





Jeudi soir 17 août 2000

Entre Los Angeles et Las Vegas

Conversation avec mes voisins de rangée, un couple d'Israéliens d'environ trente cinq ans vivant depuis pas mal d'années dans l'Etat de New York. Pour elle, aucun doute, tout en Amérique est « *the best in the world* ». La rengaine éculée. Au bout d'un moment, lassé par tant d'âneries et d'aveuglement, je sollicite l'autorisation d'un sommeil réparateur. Difficile d'ailleurs de trouver une position ad hoc car mon voisin d'une corpulence hors du commun, déborde largement de son siège. La position de la sardine fera l'affaire, mais vu la multiplication des cas d'obésité, il faudra que les compagnies aériennes américaines envisagent urgemment des solutions. Il y a d'ailleurs déjà eu des procès à ce sujet. Pas de souci à se faire pour les *lawyers*.

Moi, je me concentre sur le paysage au-dessous de la carlingue. En effet, mes deux voisines, deux femmes obèses plutôt encombrantes ont entamé d'interminables parties de cartes. Pas moyen d'entreprendre un brin de causette !

Ce que je découvre est splendide. En fait, de ce que j'ai traversé plusieurs jours plus tôt en voiture, la vue aérienne m'en donne d'autres perspectives. La terre de ce désert est un camaïeu d'ocre et de roux, laissant parfois quelques plages violettes. Les étendues arides à perte de vue sont sillonnées de surprenants réseaux de chemins et de routes qui semblent mener nulle part. J'ai tout à fait la sensation, vu d'en haut, que la chaleur pèse comme un étau sur ces espaces dépeuplés. L'arrivée à Las Vegas ne me dément pas. A la descente d'avion nos corps sont plongés dans un four de fonderie, une chaleur sèche et cuisante qui nous fait nous précipiter vers les salles climatisées où cliquettent déjà les machines à sous. Nous prenons un léger repas dans un des petits restaurants de l'aéroport.

La nuit sera longue jusqu'à New York et il nous faut être en forme demain car nos amis américains nous attendent Amsterdam Avenue.



Vendredi 18 août 2000

New York City Fin du périple américain

Taxi drivers

Arrivés à Kennedy Airport avec pas mal de retard, on prend un taxi jusqu'à Manhattan. Je vois le nom du chauffeur sur la carte d'identité placardée sur la paroi de plastique qui nous sépare de lui, comme dans chaque cab. Pas évident pour la conversation d'ailleurs, mais quand on veut vraiment, c'est faisable.

Il s'appelle Isaia Arcensey et vient du Ghana. La quarantaine, le verbe élégant, cultivé, il vit à New York depuis neuf ans et dit : « Ici, si vous ne payez pas votre loyer, vous êtes à la rue, et quand vous y êtes, vous n'en sortez plus. Alors, vous travaillez, vous travaillez, et vous payez, vous payez. » Quand il aura fini les études qu'il tente courageusement de poursuivre ici, il retournera au Ghana. Le tout raconté avec beaucoup d'humour et ponctué d'un rire franc et généreux. Une grosse envie qu'il s'en sorte.



Sur les conseils de nos amis, on prend pour le retour à l'aéroport, un "private cab", plus facile à obtenir en cette fin de semaine et à cette heure de gros trafic. Les premiers kilomètres dans Manhattan laissent d'ailleurs entrevoir le pire : pare-chocs contre pare-chocs sous la pluie pendant une bonne demi-heure.

Ca risque d'être chaud pour l'avion. Cela n'a pas l'air de perturber outre mesure le capitaine du gros vaisseau noir rutilant qui nous berce silencieusement, une Lincoln Towncar modèle 91. Franck Vasque, de la République

Dominicaine, très élégant, chemise blanche et cravate noire impeccables, l'a achetée 4.000 dollars parce qu'elle a presque dix ans, mais elle en jette encore pas mal.

Il est à son compte et lui aussi bosse, dort, bosse, dort, chaque jour de l'année. Il n'est là que depuis trois ans et se donne encore deux ans avant de repartir à Saint Domingue avec suffisamment d'argent, espère-t-il, pour s'y bâtir une petite maison et y couler une vie plus humaine.

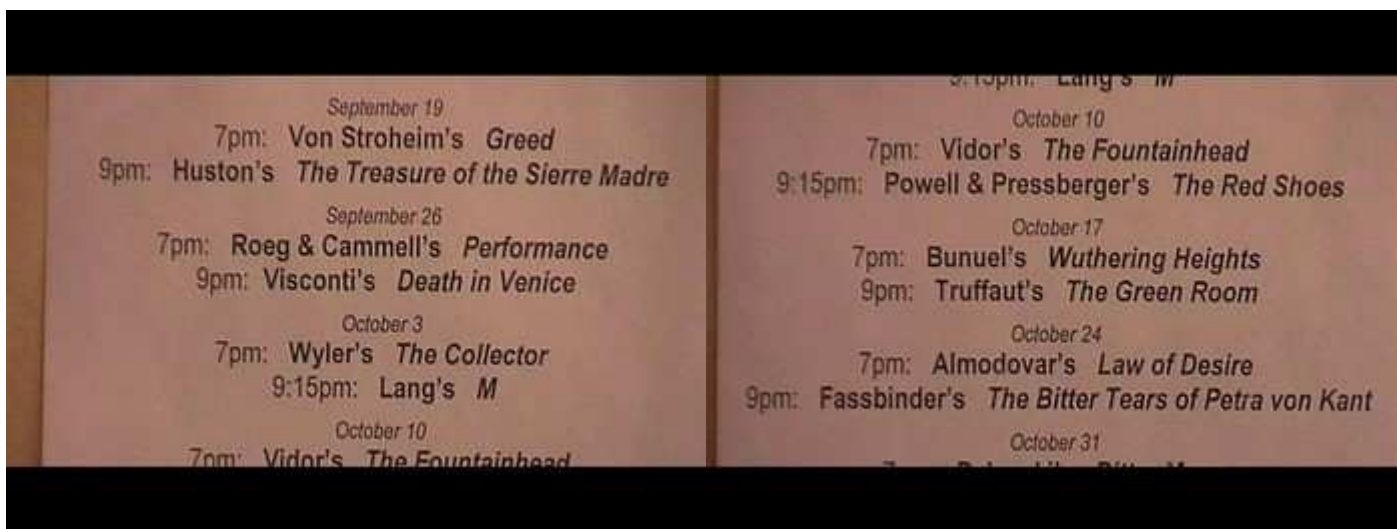
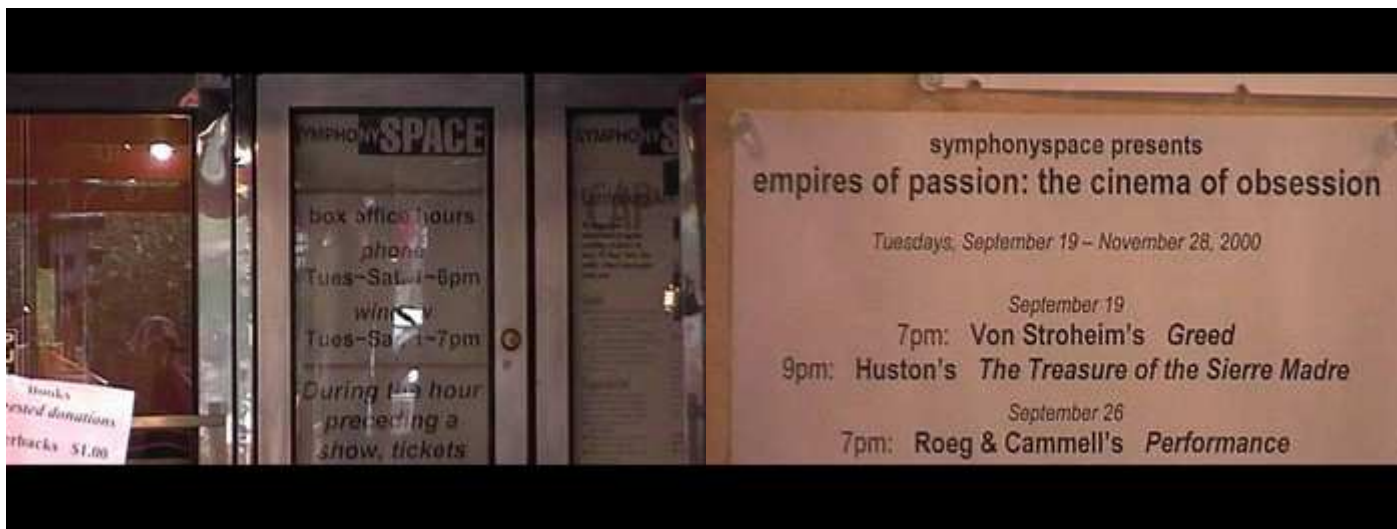
Il est très choqué par la tendance de la société américaine au communautarisme extrême qui aboutit finalement au repli sur soi, à l'absence de relations personnelles dont il souffre beaucoup. Il a débarqué ici sans connaître un mot d'anglais ni une rue de la Grosse Pomme. Il a accumulé les bourdes, comme de conduire des clients à l'exact opposé de leur destination. Il raconte ses mésaventures avec un vrai talent comique et au bout d'un moment, on est tous les trois pliés de rire. Mais, sérieusement, il ne rêve que de retour, lui aussi. Il dit : « *Il n'y a que les blancs ici pour affirmer que les gens s'entraident. C'est peut-être vrai pour eux, mais tous les autres, c'est-à-dire beaucoup, se débrouillent comme ils peuvent et se demandent vraiment ce qu'ils sont venus faire ici.* ».

On se quitte chaleureusement, très heureux de ce moment de partage, une denrée plus rare qu'on ne le soupçonne de ce côté de l'Atlantique, mais de plus en plus convaincus que le soi-disant *melting pot* n'est finalement qu'une immense pétaudière.

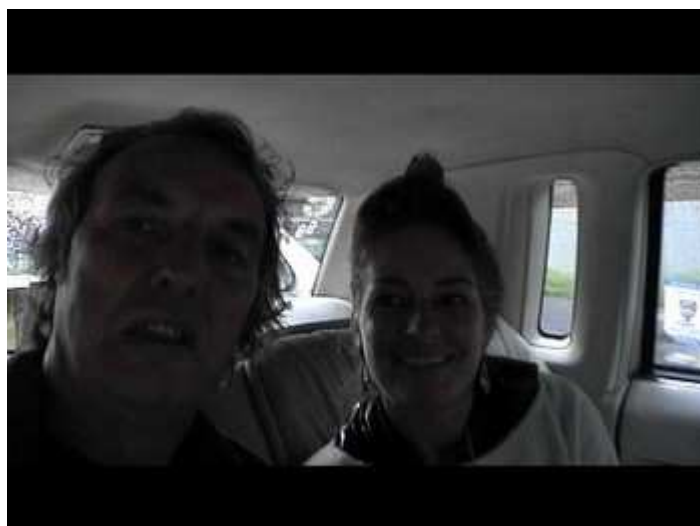


Il pleut sur New York City, de ces pluies fortes qui lessivent le ciel et décapent les villes. Cela sent encore plus le retour vers l'Europe. Malgré l'atmosphère grise et froide - nous ne sommes plus habitués à cette fraîcheur - je suis contente de dire au revoir, pour cette fois à l'Amérique, en passant par cette ville.

Etrange pays aux espaces démesurés et à la diversité insoupçonnée ! Contrée énigmatique pétrie de criantes contradictions, de servitudes et de liberté, de frustration et d'assouvissement.

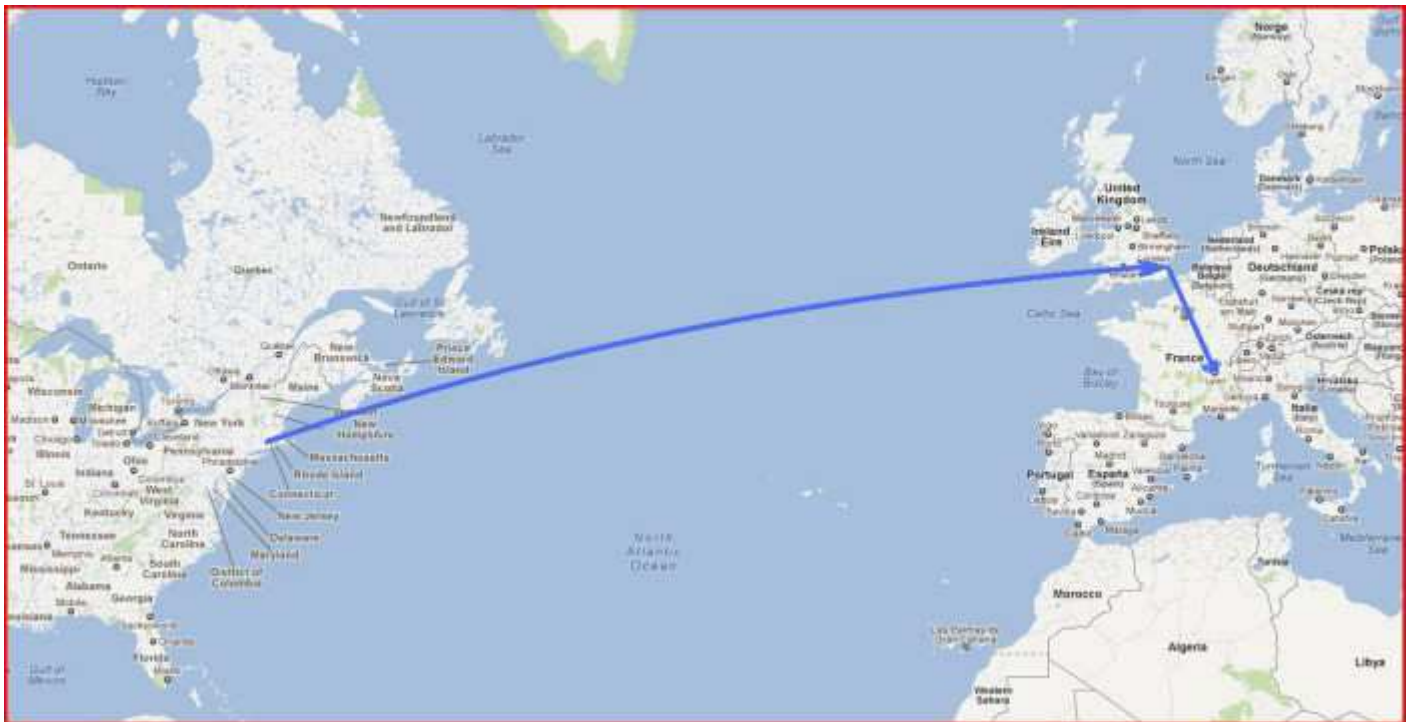


Et la question reste entière : au fond que signifie être Américain ?



Itinéraire 25

New York – Londres – Lyon





Samedi 19 août 2000
Fin du voyage

**16 h, aéroport de Gatwick
Londres**

Quelques heures à attendre. On se prend d'envie d'un bon café. La maison Costa nous ouvre ses bras. « *L'amore per il caffè* » est sa formule. Allons-y.

On partage la table avec un grand homme chauve au teint mat. Il parle français, évidemment puisqu'il est de Tanger. Il vit à Londres depuis trente ans et déteste l'Amérique, dit des Anglo-saxons : « *Ils n'ont pas de culture, ils n'ont que de la tradition.* » Il dénonce pêle-mêle l'américanisation rampante du monde et le néo-tribalisme de la société américaine. Lui aussi aimerait revenir au Maroc ou en France où, dit-il, « *on vit mieux* ».

Je ne suis pas souvent d'accord avec lui, lui reproche une connaissance « de l'extérieur » proche du cliché, dont nous sommes tous à la fois porteurs et victimes, la discussion est animée mais très courtoise. On retrouve des habitudes de débattre, de croiser amicalement le fer, d'opposer idées et arguments qui nous ont terriblement manqué pendant ces six semaines. Une telle séance aurait été impossible là-bas dans un lieu public avec le premier venu, impensable, tellement la chape de plomb du consensus idéologique plombe les langues, et probablement les cerveaux.[\[1\]](#)



[1] Un an plus tard à Lyon autour d'une table, de vives discussions éclatent avec nos amis américains, sur l'abstentionnisme, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le rôle de la Constitution, mettant en évidence nos divergences de point de vue, chacun y allant un peu de son outrance. A la fin de l'envoi, ils nous expliquent qu'ils ne peuvent jamais avoir ce type de discussions avec quiconque à New York, même avec leurs meilleurs amis. Ils craignent trop de les perdre à jamais.

Fin de notre voyage